

# Ce que disent les hirondelles

Chanson d'automne.

Déjà plus d'une feuille sèche  
Parsème les gazons jaunis ;  
Soir et matin, la brise est fraîche,  
Hélas ! les beaux jours sont finis !

On voit s'ouvrir les fleurs que garde  
Le jardin, pour dernier trésor :  
Le dahlia met sa cocarde  
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles ;  
Les hirondelles sur le toit  
Tiennent des conciliabules :  
Voici l'hiver, voici le froid !

Elles s'assemblent par centaines,  
Se concertant pour le départ.  
L'une dit : " Oh ! que dans Athènes  
Il fait bon sur le vieux rempart !

" Tous les ans j'y vais et je niche  
Aux métopes du Parthénon.  
Mon nid bouche dans la corniche  
Le trou d'un boulet de canon. "

L'autre : " J'ai ma petite chambre  
A Smyrne, au plafond d'un café.  
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre  
Sur le seuil d'un rayon chauffé.

" J'entre et je sors, accoutumée  
Aux blondes vapeurs des chibouchs,  
Et parmi les flots de fumée,  
Je rase turbans et tarbouchs. "

Celle-ci : " J'habite un triglyphe  
Au fronton d'un temple, à Balbeck.  
Je m'y suspends avec ma griffe  
Sur mes petits au large bec. "

Celle-là : " Voici mon adresse :  
Rhodes, palais des chevaliers ;  
Chaque hiver, ma tente s'y dresse  
Au chapiteau des noirs piliers. "

La cinquième : " Je ferai halte,  
Car l'âge m'alourdit un peu,  
Aux blanches terrasses de Malte,  
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. "

La sixième : " Qu'on est à l'aise  
Au Caire, en haut des minarets !  
J'empâte un ornement de glaise,  
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. "

" A la seconde cataracte,  
Fait la dernière, j'ai mon nid ;  
J'en ai noté la place exacte,  
Dans le pschent d'un roi de granit. "

Toutes : " Demain combien de lieues  
Auront filé sous notre essaim,  
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues  
Brodant d'écume leur bassin ! "

Avec cris et battements d'ailes,  
Sur la moulure aux bords étroits,  
Ainsi jasant les hirondelles,  
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,  
Car le poète est un oiseau ;  
Mais, captif ses élans se brisent  
Contre un invisible réseau !

Des ailes ! des ailes ! des ailes !  
Comme dans le chant de Ruckert,  
Pour voler, là-bas avec elles  
Au soleil d'or, au printemps vert !

Théophile Gautier (1811–1872)